

A PROPOS DU Q.I.

René RICHARD
psychologue scolaire
groupe scolaire Descartes II
72200 La Flèche

En prolongement de la prise de position de Jean Le Gal, dans *L'Éducateur* n° 3, je voudrais cerner ici quelques « aspects négatifs du Q.I. » et jeter en vrac quelques réflexions à ce sujet.

1. LE Q.I. CATALOGUE :

Le gosse a du mal à s'en défaire, il lui colle à la peau. C'est un matricule qui compte plus que le gosse lui-même. D'autant que les psychologues eux-mêmes entrent dans le jeu, en mettant en avant la fameuse invariance génétique du Q.I. Zazzo a lui-même contribué à lancer cette idée. C'est grave !

2. LE Q.I. SECURISE :

« Ah ! il a 110... je ne l'aurais pas cru », et voilà l'instituteur insécurisé !

« Ah ! il a 75... ça ne m'étonne pas », et voilà l'instituteur sécurisé ! et le gosse enfoncé !

Les instituteurs ont besoin de ne pas avoir de cas.

Or le cas, c'est le gosse qui marche bien en examen... et mal en classe.

La médiocrité dans les deux situations amène les gens à ne pas se poser de questions. C'est tellement plus agréable !

ALORS QUE TOUT CAS D'ENFANT EN DIFFICULTE DEVRAIT AMENER AU CONTRAIRE UNE SUITE D'INTERROGATIONS.

Un mauvais Q.I. s'explique...

Le constater c'est faire œuvre de bureaucrate et non de psychologue.

65-75 — débiles légers : ça ne veut rien dire.

Pourquoi est-il dans cette classe de résultats ?

75 — débile léger et ça ne changera pas !

Voilà à quoi aboutit l'invariance du Q.I. : raisonnement idiot qui simplifie le travail idiot des administrateurs : ils ont besoin de normes, mais raisonnement non valable pour un psychologue ou pour un instituteur qui doit lui aussi être un psychologue.

Ceci entraîne que le Q.I., style B.S. (Binet-Simon) ou Nemi (qui n'est qu'un plagiat mal habillé) étant un rapport d'âge (âge mental/âge réel), plus l'A.R. croît, plus pour conserver l'invariance du Q.I., la différence A.R./A.M. s'accroît : artifice mathématique.

Ne nous dit-on pas : « *Oui, le Q.I. invariable, c'est sans doute faux, mais c'est un instrument pratique* » ? **ET TANT PIS POUR LES GOSSÉS CONDAMNÉS GRACE A CET ARTIFICE !**

3. Le Q.I., mais quel Q.I. ?

C'est la bouteille à l'encre.

Zazzo essaie de jeter un peu de clarté dans un univers qu'il a contribué, hélas, à édifier (même si, maintenant, il fait marche arrière).

Pour lui, le Q.I. ne devrait être employé que dans le cas de tests globaux d'intelligence (style B.-S. ou Brunet Lézine).

Pour les tests plus spécifiques, on parlera de Q.D. (quotient de développement style Kohs-Porteüs, etc.). Or, que faire dans le cas des échelles composites d'intelligence, comme le W.I.S.C. ou la W.P.P.S.I. ?

Alors là on n'a aucun quotient. Le « Q.I. » est obtenu non en fonction d'un rapport d'âges, mais directement grâce à une note. Artifice statistique qui aboutit à un quotient sans rapport... On l'appelle abusivement « Q.I. », poussant le paradoxe jusqu'à trouver un Q.I. global en mélangeant mathématiquement deux notes aussi dissemblables que le score verbal et le score de performance.

Et tous ces Q.I. ou soi-disant Q.I. différents sont confondus et utilisés allègrement pour l'entrée en classe de perfectionnement, comme le montre l'enquête de Jean Le Gal.

OR CE QUI EST IMPORTANT CE N'EST PAS LA NOTE MAIS LE COMPORTEMENT DU GOSSÉ DANS L'ÉPREUVE, ses réactions à l'échec, ses sourires aux réussites, ses baclages, sa lenteur, ses regards vers toi, ses appels à l'aide, ce qu'il dit, etc.

Le Q.I. découle d'une utilisation simpliste et abusivement quantitative du test. C'est celle d'une certaine psychologie différentielle qui cherche à classer et non à comprendre comme le recherche une psychologie clinique et moins déshumanisée.

4. Le Q.I. classe :

Le recrutement des classes de perfectionnement (je reste sur ce sujet car c'est là-dessus que Jean Le Gal se bat) se fait encore beaucoup grâce à des tests uniques et globaux style B.S. ou Nemi. Or, ce sont des tests à dominance verbale, donc très discriminatifs sur le plan culturel. Ils enfoncent régulièrement les enfants des classes socio-culturelles défavorisées, ce qui explique (entre autres raisons) que les classes de perfectionnement n'ont pratiquement que des enfants de familles sous-développées culturellement.

Or, à mon sens (et sans discuter ici le problème du dépistage, ce qui nous mènerait trop loin), un examen psychologique de dépistage ne devrait pas être plus bâclé qu'un autre, ce qui est hélas souvent le cas dans les opérations « safari-débiles » du troisième trimestre. On doit y apporter beaucoup de soins. Notre rôle n'est pas de mesurer, de classer et de constater de façon simpliste mais de tenter d'analyser et de comprendre pourquoi l'enfant en est arrivé à son échec et comment on peut l'aider à s'en tirer au mieux. Plutôt que de lui offrir une épreuve unique, rapide et « pratique », offrons-lui une série de « situations » psychométriques, en particulier des épreuves aussi peu dépendantes du facteur culturel que possible (style Kohs) où l'enfant a ses chances et où on ne cherchera pas uniquement à mesurer son intelligence (qu'est-ce que l'intelligence ?) ou ses aptitudes (qu'est-ce qu'une aptitude ?) mais aussi et surtout à effectuer une analyse approfondie de toutes ses conduites verbales ou motrices et de tout ce qui est susceptible de biaiser les résultats (perturbations émotionnelles en particulier). L'examen ne doit pas se résumer à un constat : il doit y avoir appréhension totale du problème de l'enfant et l'examen en lui-même ne doit pas se réduire à la passation d'épreuves et à l'entretien avec l'enfant mais doit aussi comporter un (ou plusieurs) entretiens avec l'instituteur, les parents, tout en visant à rechercher tout ce qui est susceptible « d'éclairer notre lanterne ». Tout ceci débouche sur un compte rendu synthétisant les constatations, les explications et les propositions de solutions. C'est autres chose qu'un simple constat chiffré, le Q.I.

C'est pourtant ce dont se contentent souvent les commissions médico-pédagogiques. Elles veulent des résultats chiffrés : la réalité psychologique de l'enfant les intéresse peu.

Or, une commission médico-pédagogique devrait au moins consacrer une demi-heure à chaque enfant, entendre tous les avis, analyser à fond chaque cas et non bâcler, faute de temps (cela

vaut aussi pour les commissions de sixième). Elle devrait être le recours pour éviter si possible l'entrée en classe de perfectionnement et non une simple commission d'admission destinée à remplir cette classe (emplir la classe à tout prix plutôt que de fermer un poste !).

5. FAUT-IL SUPPRIMER LES TESTS ?

On pourrait évidemment demander la suppression de l'emploi des tests (ce serait la panique car ça rapporte, les test : 16 petits cubes de Kohs en plastique valent... 160 F !). Cependant cela présente à mon sens un danger : l'empirisme lié à la subjectivité qui, à ce niveau, sans correctif, peut être insuffisant voire néfaste s'il est le seul support de l'analyse.

Ainsi certains instituteurs n'hésitent pas à présenter un gosse qui n'accroche pas sous un jour assez noir et définitif : « C'est un crétin ! » ; « Quand c'est creux, c'est creux ! » ; « Un timide anxieux ça ? Vous m'en direz tant ! Un fainéant, inintelligent, oui ! » Et tout est dit.

Or, si j'ai quelques bons résultats d'examen, je peux faire naître le doute (car les tests ont un certain « crédit »).

Je ne suis pas non plus tout à fait d'accord avec Michel Tort pour la suppression des tests.

En effet, condamner le Q.I. ne doit pas conduire obligatoirement à condamner les tests.

En effet, un test ne vaut que ce qu'on en fait. Les épreuves psychométriques ou tests ont été souvent utilisées de façon aveugle. Ils donnent des notes qui peuvent permettre de classer l'enfant dans la population des enfants de son âge. Il se retrouve mis dans une « classe » soit directement, lorsqu'il y a un étalonnage préalable, soit plus empiriquement, lorsqu'il n'y a pas de limite de classe (ainsi pour le B.S. ou la Nemi). Toutes ces « classes », obtenues statistiquement ou empiriquement, se sont transformées tout à fait « normalement » en catégories qualitatives :

Exemple : Q.I. de 50 à 65 B.S. — débilés moyens ; classe 1 de tel test — groupe « faible » ; classe 7 du même test — groupe « fort », dans un étalonnage à 7 classes.

Avec ces seuls résultats, tout, encore une fois est dit. Le gosse va traîner avec lui son Q.I. ou son profil psychologique. Rien n'est explicite. On peut orienter ! Nos collègues conseillers d'orientation et certains psychologues scolaires agissent souvent ainsi : quelques chiffres, une ou deux lignes de conclusion et voilà le résultat d'un examen psychologique... Navrant !

Je comprends dans ces conditions Michel Tort et je suis d'accord alors avec lui :

Mais si les tests sont utilisés de façon clinique, comme des situations où on peut observer l'enfant, appréhender des comportements, fouiller vers les attitudes, essayer de dégager les grands traits de sa personnalité pour expliquer, comprendre et essayer d'aider à résoudre le problème, alors le test est très utile.

C'est pourquoi je pense que condamner le Q.I. instrument sans signification réelle, qui permet de classer et d'orienter sans se poser de questions, ne doit pas conduire automatiquement à condamner les tests. Tout réside dans ce qu'on en fait. Mais, et

j'insiste bien là-dessus, un examen psychologique ne peut être bâclé. On doit prendre son temps et pouvoir tout utiliser : c'est la stratégie de l'examen qu'on adapte selon les cas. Un examen d'enfant retardé scolaire ne peut être pris à la légère. Son cas doit pouvoir s'expliquer comme tous les autres cas, en apparence moins graves. Le respect qu'on doit avoir pour tout enfant examiné amène deux remarques : l'examen individuel devrait être la règle et notre « population scolaire d'exercice » ne devrait pas excéder 1 000 élèves (ce qui est mon cas).

« On ne doit pas gérer la pénurie. »

6. QUELQUES ANECDOTES POUR TERMINER :

1. Un gosse est en classe-atelier. Pourquoi ?

Il a eu 57 au Binet-Simon et est entré en classe de perfectionnement à l'école élémentaire, puis en classe-atelier.

A mon arrivée, je le prends en examen au Kohs : il crève le plafond : très bon esprit logique, excellente stratégie dans la recherche.

S'il avait été testé au Wisc, il ne serait probablement jamais entré en classe de perfectionnement (à cause des correctifs introduits par les épreuves de performance). Repris en main, normalement, il a passé le C.E.P. et s'en est fort bien tiré ! Mais que de temps perdu pour un chiffre !

2. J'ai vu récemment un gosse recyclé de classe de perfectionnement en C.M.1. Ça n'accrochait pas ! Testé par le secrétaire du C.M.P.C., il était entré en classe de perfectionnement avec 62 au B.S. Je lui offre un Wisc :

- 75 au verbal,
- 99 au performance,
- 85 au global.

Avec un Wisc, il ne serait pas allé en perfectionnement où il s'est découragé dans une ambiance débilante.

3. A la dernière C.M.P.C., je suis venu avec une batterie de quatre tests pour chaque dossier. Chaque cas a été examiné. 4 gosses sur 11 ne sont pas allés en perfectionnement. Ce n'étaient pas les meilleurs Q.I. !... Mais comment le savoir puisque je n'ai pas donné de Q.I. Et que personne n'a protesté.

IL EST DONC POSSIBLE D'ORIENTER DES ENFANTS EN DIFFICULTE SCOLAIRE SANS SE FONDER SUR UN Q.I. mais en analysant toutes les données de son problème.

P.S. : 1. Que certains points de mon laïus ne fassent pas croire aux collègues que je me donne un « satisfecit » : malgré des conditions idéales de travail (un I.D.E.N. qui me laisse entière liberté en particulier), je suis aussi parfois un « testeur » plus qu'un clinicien. Comme dans une classe il n'est pas toujours facile de faire cadrer la réalité avec son idéal. C'est pourquoi l'exposé des échecs est souvent plus enrichissant que celui des réussites !

2. Lorsque je privilégie le W.I.S.C. par rapport au B.S. ou à la Nemi, je n'en fais pas une panacée. Il est seulement plus complet, plus riche, et... moins mauvais.

**AVEZ-VOUS REMPLI ET RETOURNE
VOTRE BULLETIN DE REABONNEMENT
AUX REVUES DE L'I.C.E.M. POUR 1975-76 ?**



*C'EST LE PLUS SUR MOYEN D'AVOIR SANS RETARD
LES NUMEROS DE LA RENTREE !*